

M. André Gide vient de faire avec *l'École des Femmes* et *Robert* deux incursions subtiles et infiniment nuancées dans le roman bourgeois. De lui on ne les attendait pas. Mais cet écrivain continue de nous dérouter et de nous séduire. Ses incursions sont brèves, il est vrai, mais bien cruelles au régime cellulaire qu'est la vie conjugale aux yeux du créateur de *l'Immoraliste*. Reconnaissons-nous ici les personnages habituels de M. Gide? Eveline est peut-être de la même famille qu'Alissa et Isabelle, mais Robert, c'est l'anti-Gide, et c'est à l'anti-Gide que s'en prend ici à plaisir l'auteur de *l'École des Femmes*. C'est sur son adversaire, le prétendu honnête homme de la bourgeoisie moyenne, que Gide se venge et comme les extrêmes se touchent, ce personnage falot est peut-être aussi près de lui qu'un Calcadio ou qu'Edouard.

Le rôle de narrateur n'est plus à faire; son habileté dominante dans ces courtes pages est une sorte de présentation inconsciente par le héros lui-même de la tartufferie de ses plus beaux principes. Sa lecture apporte donc une justification qui aggrave son cas. En lisant *l'École des Femmes* n'est-on pas tenté de murmurer la défense du mari? Le sort de Robert n'est-il pas un peu celui de tous les hommes mariés? Et si la jeune femme a aimé le fiancé héros, elle se réveille un jour aux côtés d'un médiocre sire. Y a-t-il encore beaucoup de maris grands hommes après dix ans de vie commune? Et inversement? Toutes les lectrices ont du certainement reconnaître un peu leur mari sous les traits de Robert et tous les lecteurs ont éprouvé quelque mélancolie. C'est par suite de ce sentiment que tous les hommes ont du prendre intérieurement la défense de Robert. Pourquoi Robert ne serait-il pas lui aussi un méconnu si nous ne connaissons pas sa version des événements? L'incompréhension est souvent in-

NOTES

luelle dans un ménage, et pour n'être pas un héros, on peut être néanmoins un mari possible qui, après tout, en vaut un autre. Mais cela M. André Gide ne l'a pas voulu et il a soutenu son héroïne jusqu'au bout. La lettre nous apprend qu'elle est morte et que Robert s'est remarié, et toute la confession n'aboutit qu'à mieux montrer les ressorts de ce triste bonhomme. Certes, Robert satisfait à la morale, il n'a été ni un mari trompeur ni un mari négligent, mais aux yeux de Gide il est le représentant odieux des traditions cellulaires. Il en est, de plus, le représentant ridicule en raison des motifs pseudo-nobles dont il se couvre. Tout cela n'a même pas le goût d'un homme dissolu.

Aurions-nous ici une thèse? Il est facile de constater que ce roman est à l'opposé des idées qu'ont défendues Paul Bourget et Henri Bordeaux. Mais s'il développait une thèse, ce livre serait sans doute moins bon, il n'en est rien et Gide échappe aux reproches en illustrant un cas beaucoup plus qu'en prenant parti. Nulle part la psychologie du personnage n'est en défaut, et cela est plus important que de savoir s'il s'agit d'une apologie ou d'un procès. C'est à un roman bourgeois et psychologique en deux parties, que *Robert* apporte le point final. Oublions un instant la perfidie du narrateur pour savourer dans sa vérité ce que la fatuité fait écrire à Robert sous la plume élégamment maladroite et si habile à le perdre que lui prête l'auteur.